

## LA FORTUNE.

JEAN D'ARMAGNAC.

(Suite.)

— Voyons, mon ami, dit madame de Trencavel, ne riez pas, je vous prie. Je ne sais pas encore au juste comment cela s'est fait ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Thérèse a disposé de son cœur, comme disent les romans. Sérieusement, Thérèse m'a raconté ce matin les malheurs de Jean d'Armagnac ; elle en était fort émue, et ce qui me prouve la profondeur de cette émotion, de cette affection, je puis dire, c'est qu'en m'embrassant, elle ne m'a dit que ce seul mot : *Jean d'Armagnac est très-noble, n'est-ce pas, maman ?* prévenant ainsi la seule objection qu'elle vous croyait ou qu'elle me croyait capable de faire, et taisant tout le reste, car tout le reste se résumait en un seul mot : *Je l'aime.*

— Mais on le dit ruiné ?

— Cela a été mon premier mot ; mais que voulez-vous ? nous sommes riches.

— Eh bien, nous verrons, dit monsieur de Trencavel.

— C'est le mot que j'ai dit à Thérèse.

— Voyez-vous, dit le comte à sa femme, vous vous êtes presque engagée. Que les femmes ont donc la langue légère !

— Mais, mon ami, le seul mot que j'ai dit à Thérèse, vous venez de me le dire, à moi.

— C'est bien plus grave avec Thérèse, dit le comte, Thérèse, c'est de son bonheur qu'il s'agit !

— Et pensez-vous que le bonheur de Thérèse ne soit pas le mien, et plus encore, le vôtre, répliqua madame de Trencavel.

— Vous êtes une bonne mère, dit le comte, en prenant les mains de sa femme, comme vous avez été une vraie femme, une véritable épouse selon Jésus-Christ. . . . Je ne doute pas de Thérèse ; mais ce Jean comment est-il ?

— Mais il est jeune, très-beau et très-naïf, vous l'avez vu ici, des yeux superbes et un cœur. . . .

— Déjà, dit monsieur de Trencavel, qui embrassa sa femme au front, déjà vous le trouvez parfait ; que ferez-vous donc quand il sera votre fils ?

Un jour, Gaston dit à Anne :

— Ma sœur, je ne suis pas tranquille en montant l'escalier de cette maison ; la rampe branle sous la main, et les marches sous les pieds ; il faudrait, je pense, des réparations, et elles me paraissent urgentes. Jean, en montant ou en descendant, fera un jour tout couler ; je ne puis malheureusement pas voir ce qui manque, mais je le sens.

— Oui, dit Anne, il faudra y penser.

Anne avait depuis peu fait de nouveaux progrès. Il lui semblait, dès qu'on lui parlait d'une dépense, qu'il y avait, chez celui qui en parlait, une intention, une préméditation de lui faire de la peine ; elle en voulut donc à Gaston, pour lui avoir fait cette observation, et résolut de ne rien changer, afin de lui montrer qu'elle n'était pas facile à duper.

Gaston, que son infirmité mettait à l'abri des influences extérieures qui auraient pu le tromper, sentit qu'il venait de naître entre Anne et lui une inimitié profonde. Il sentait l'effroyable malheur de Marie, bien qu'il ne pût ni le voir ni s'en rendre compte, et résolut de changer les termes de son testament, qui faisaient Anne la seule et unique légataire de sa fortune, et de laisser tout à Jean et à Marie.

Gaston, dans l'ignorance du caractère de sa belle-sœur avait testé en sa faveur, jugeant qu'une mère saurait n'employer cette fortune que pour le bonheur de ses enfants. Il avait remis entre ses mains tous les titres qui la constituaient, et ne s'était rien réservé.

— J'ai agi en jeune homme, dit-il à Jean, avec un sourire d'une amertume touchante, j'ai cru que ta mère, c'était toi-même, toi-même doublé de prudence et d'amour pour toi-même. J'ai fait cela avant mon arrivée, et je lui ai tout remis dans les mains en l'embrassant pour entrer dans sa maison. Mais, mon fils, je vais changer tout cela. Sais-tu ce que peut avoir Marie ? je la sens malheureuse, je ne peux pas l'interroger, Anne est toujours là.

— Mon oncle, dit Jean, allons près de ma mère, je me jeterai à ses pieds, je lui parlerai de Marie, je lui parlerai de Thérèse, je lui dirai que nous ne sommes pas heureux, je lui parlerai de vous, je lui dirai qu'il y a près de nous des familles de tisserands qui ont à peine de quoi vivre et qui me font envie. Je lui dirai de faire de moi un ouvrier, mais de donner à cette maison un air respirable ; je lui dirai que quelque chose que je ne comprends pas pèse sur mon cœur, et qu'une mère doit savoir le moyen de guérir et de réjouir son enfant ; je lui dirai que nous ne pouvons ni rire ni chanter comme le feraient des mendiants, et que pourtant nous ne sommes pas coupables ; je lui dirai que nous la fuyons, que nous nous cachons d'elle, que nous souffrons ; je lui demanderai grâce ! Venez avec moi mon oncle.

Et Jean, les yeux et le visage en feu, courut chez sa mère.

Gaston le suivit, se disant que si Jean ne réussissait pas, que si Jean ne trouvait pas, n'atteignait pas le cœur d'Anne, il fallait renoncer à tout.

Quand Jean entra, Anne parlait à sa fille, dont le visage, pâle, flasque et morne, ne changea pas d'expression à l'entrée de son frère.

Le visage pâle, d'Anne d'Armagnac était marbré de taches rouges violacées, comme le visage d'un joueur, qui risque sa dernière pièce d'or.

Elle venait de parler à sa fille de ses joies et de ses douleurs. A l'arrivée si inattendue de son fils, elle se leva visiblement émue, et lui dit :

— Écoutez-vous à la porte ?

— Ma mère, dit Jean, qui n'entendit pas, je suis votre enfant, je viens vous demander de me donner la vie, et à Marie aussi ; Marie se meurt, moi j'étouffe, ma mère ; l'air manque, et il me semble que vous pouvez nous sauver. J'ai vu ce matin un jeune paysan, il allait en sabots à sa noce ; sa fiancée était rose et souriante ; ils chantaient, ils s'aimaient, ils étaient heureux.

« Pourquoi ne serions-nous pas heureux aussi ? si vous saviez, ma mère, j'aime Thérèse de Trencavel ! Ma mère, je crois que notre bonheur est dans vos mains ; si nous n'avons plus de fortune, je me serai ouvrier, le labeur du jour n'empêchera pas la fraîcheur des matins et des soirs, mais je voudrais être heureux. Ma mère, nous nous cachons de vous pour sourire, comme si nos sourires étaient coupables, comme si nos sourires vous offensaient ; nous n'oserions pas devant vous trouver une fleur belle. Il y a quelque temps encore, Marie et moi, nous chantions à voix basse dans le grenier quelques vieilles ballades ; maintenant nous ne chantons plus ! Ma mère, si vous avez un chagrin, dites-nous-le ; son poids nous oppresse, nous étouffe, nous ôte la vie. Pleurez dans nos bras : alors vous pourrez sourire avec nous, nous pourrions chanter devant vous. Ma mère, ajouta Jean, qui saisit les mains d'Anne d'Armagnac, et il plongea ses regards dans les yeux fixes et froids de sa mère, notre oncle Gaston, notre oncle souffre aussi, nous sommes si